

Antoine Renard : Corps, machine et virus

Antoine Renard a participé au Salon de Montrouge en 2013. Résidant à Berlin, où il expose actuellement à Center, un lieu indépendant qu'il codirige, il s'intéresse à l'idée d'une nouvelle nature qui aurait intégré la biologie synthétique et transformé l'information en matière. Au centre de tout cela, le corps et son expérience des limites, refusant toute forme de contrôle. Hier soir à Bâle, il a réalisé une performance à SALTS. *_Par Pedro Morais*



Antoine Renard,
Fucked Up Couch,
2015.

— Berlin concentre l'une des plus importantes communautés d'artistes de la planète, mais à quel point façonne-t-elle leurs modes de vie et leurs réflexions ? Depuis quelques années, des questions nouvelles semblent émerger de la capitale allemande, donnant parfois l'impression que Paris tarde à saisir le vocabulaire de cette génération. Installé dans la capitale allemande depuis six ans, Antoine Renard fait partie de ces artistes français exilés qui ont plongé dans le contexte des *artists-run-spaces* berlinois où les discussions se font autour des biotechnologies, des *gender studies*, du post-humain et de la nature 2.0. Depuis presque deux ans, il dirige l'un d'entre eux, Center, avec Clémence de La Tour du Pin, intégrant une scène réunie autour de certains lieux - Import Project, Ne Théâtre, Frankfurt am Main, The Duck, Eden Eden - où se croisent les artistes Timur Si-Qin, Anne De Vries, Aude Pariset, Juliette Bonneviot ou Renaud Jerez, relayés par des blogs (*Hyperallergic*, *portalen portalen*, *infopunkt...*).

Dans l'une de ses premières pièces, la vidéo *Meat Drop*, Antoine Renard sautait en chute libre avec un morceau de viande qu'il filmait flottant dans l'air, une sorte de corps abstrait, réduit à sa simple expression de chair, « *un alien, un ovni, cette viande incapable, prise par la pesanteur* », nous dit-il. C'était le point de départ pour une réflexion autour du corps et de la biotechnologie, plus précisément une exploration du corps, tant son travail semble se confronter à l'expérience des limites, à toutes les formes de contrôle. Dans *Tox & Retox*, il installe une culture de datura, une plante toxique dont l'ingestion provoque des effets hallucinogènes intenses (dont il décrit l'expérience dans le livre

ANTOINE
RENARD FAIT
PARTIE DE
CES ARTISTES
FRANÇAIS
EXILÉS QUI ONT
PLONGÉ DANS
LE CONTEXTE
DES ARTISTS-
RUN-SPACES
BERLINOIS

/...

ANTOINE
RENARD : CORPS,
MACHINE
ET VIRUS

SUITE DE LA PAGE 12 *Oh Rats! It's Deceiving!*), qui s'apprêtent à conquérir l'espace nourri par des boissons énergisantes. Ce sont des machines à visions aussi, issues d'une nature synthétique, car pour l'artiste, « l'hydroponie s'oppose à l'idée de nature, c'est une culture hors sol, littéralement sans attaches, sans soleil, sans terre, juste des composants chimiques ». Cette thématique de la biologie synthétique, nourrie par des auteurs comme Sadie Plant ou Donna Haraway, est aussi présente dans une série de tableaux qui représentent des codes génétiques, dont les recherches cherchent à identifier la prédisposition au suicide par exemple, avec l'horizon angoissant d'une vie éternelle. La technologie actuelle permet en



Antoine Renard,
*Everything Under
The Sun*, 2012.



Antoine Renard,
Rehab Curtain, 2014.

tout cas de prévoir la disparition des oppositions jeune/ vieux, sain/malade, et la question de la contamination est une métaphore sociale pertinente à l'ère des réseaux sociaux. L'artiste a transposé sa salle de bains dans l'espace d'exposition en y transportant aussi les bactéries, les moisissures, activant un imaginaire où les outils d'hygiène et de séduction sont aussi des instruments de contrôle. « Une salle de bains peut être vue comme un lieu de travail avec des outils, machines et produits dessinés pour modéliser le corps », déclare-t-il. Les insectes et les parasites sont d'ailleurs très présents dans ses installations, que ce soit *Rehab Curtain*, un rideau imbibé d'une boisson énergisante devenu un nid à papillon, ou un vieux vase de fleurs infestées d'araignées. Dans une vidéo détournée de YouTube, un adolescent essaye de soigner une plaie ouverte avec un laser - Antoine Renard cherche à comprendre « avec ses mains » comment « la science, l'ingénierie, la biologie et les médias mettent en forme et transforment notre perception du monde ».

Dans son exposition actuelle à Center (Berlin), réalisée à partir d'un de ses textes où un jeune SDF raconte un trip sous datura, il installe un laboratoire pour la culture de cette plante avec des déchets à l'intérieur

d'un canapé, « cet endroit où tu discutes et socialises, où tu perds tes fonds de poches, où tu t'endors et tu baisses », précise-t-il. En cuir noir, recouvert par des chaînes en métal, ce canapé devient un « black hole », terrain de jeu de la consommation des corps, prolongeant son intérêt par la culture Internet hardcore (il prépare d'ailleurs un projet sur Luka Magnotta, le porn killer incarcérée à Berlin en 2012). Il évoque une « dark ecology » pour parler de cette « nature sans nature », à l'image des tubes transparents remplis de plastiques, médicaments, vaseline, qui fonctionnent comme des extractions du sol de Berlin pour des fouilles archéologiques futures, à l'intersection de la nature, de la consommation et de nouveaux modèles cognitifs. Malgré tout, ces réseaux ne peuvent pas subsister sans une capacité à capter l'attention et à générer de l'empathie. Antoine Renard s'interroge sur les nouvelles figures classiques de l'imaginaire collectif et transforme deux motifs très répandus sur Internet - un bouquet de fleurs de fête des Mères et des chiens endormis - en sculptures réalisées avec des imprimantes 3D. À l'image du chien, « un animal de compagnie créé par l'homme, comme les nouvelles espèces de marijuana », l'artiste construit une anthropologie du présent basée sur des cycles mutants, où l'information se transforme en quelque chose de très concret et matériel, et nous transforme. <http://antoinerenard.net>



Texte publié dans le cadre du programme de suivi critique des artistes du Salon de Montrouge, avec le soutien de la Ville de Montrouge, du Conseil général des Hauts-de-Seine, du ministère de la Culture et de la Communication et de l'ADAGP.